

ASSOCIATION INTERNATIONALE DE BIBLIOLOGIE

20^e Colloque international de Bibliologie, science de la communication écrite

Brazzaville (17-21 décembre 2007)

*La Gestion scientifique de l'information écrite
par les Bibliothèques francophones africaines*

ARCHIVAGE DU SAVOIR ET PARTAGE DES CONNAISSANCES. CAS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'IFASIC

Par

Jean-Christien EKAMBO Duasenge

Résumé :

La bibliothèque de l'Ifasic (Institut facultaire des sciences de l'information et de la communication) est la mieux pourvue en SIC (sciences de l'information et de la communication) en République Démocratique du Congo. Sa fréquentation n'est pourtant pas plus ou moins abondante que les autres unités de documentation de la ville. Cependant, il s'y remarque une plus grande assiduité des étudiants, plus motivés par la rédaction de leurs mémoires. Le mémorant, ainsi que son enseignant-directeur, acquièrent ainsi une nouvelle importance dans le système général de l'enseignement, mettant à l'écart l'outil d'apprentissage dépersonnalisé qu'est la bibliothèque. La rationalité et la logique qui émergent de ces nouveaux usages appellent des perspectives différentes concernant la place de la bibliothèque dans le système universitaire.

Mots-clés :

bibliothèque ; fréquentation ; consultation ; savoirs ; connaissances ; mémoire ; information ; communication ; mémoire ; mandarinat.

La présente communication aurait pu se suffire d'une allure monographique. C'est la raison pour laquelle elle ose ne pas s'achever sur une classique bibliographie de référence, ainsi que le recommande toute méthodologie orthodoxe de la recherche scientifique. Nous n'avons offert qu'une bibliographie indicative. Cette audace est suscitée et suggérée, estimons-nous, par la nature même de la source inspiratrice de cette étude : un simple rapport statistique des consultations des documents au sein de la bibliothèque de l'Ifasic de Kinshasa, réalisé au cours des deux dernières années académiques 2004-2005 et 2005-2006.

Il convient déjà de préciser ici que la bibliothèque est considérée par nous comme un lieu de conservation d'ouvrages et documents apparentés, où ces derniers subissent un traitement particulier de visibilité, dans le but avoué de les proposer de façon plus aisée et plus attractive à la lecture par un public général ou spécialisé. Aussi, le savoir consigné et protégé dans ces contenants n'est-il pas destiné à la mort, mais plutôt à la fructification, à travers l'exploitation effectuée par un lectorat soucieux de découvrir de nouvelles connaissances ou d'augmenter celles déjà acquises.

À propos des statistiques évoquées ci-dessus, nous pouvons indiquer que les chiffres consolidés¹ comprennent les cinq rubriques suivantes :

- les effectifs d'étudiants par année d'études ;
- les lecteurs répartis en trois groupes (corps académique et scientifique, personnel administratif, étudiants) ;
- les étudiants regroupés en année d'études ;
- la catégorie de document consulté (livre ou mémoire) ;
- la répartition des ouvrages selon les matières.

Certes, l'approche monographique s'interdit une problématisation préalable, sa conduite étant exploratoire et descriptive. Mais, en face des données soumises à notre lecture, une interrogation s'est vite dégagée et une problématique esquissée. En effet, il nous a paru indispensable, par-delà la vocation descriptive, de pousser l'étude à aller jusqu'à appréhender, rien qu'à travers le volume des emprunts réalisés, la logique souterraine sur la base de laquelle se distribue et se transmet le savoir déposé à la bibliothèque. Comme on peut le présumer, un questionnement de ce genre ne peut que solliciter un certain investissement théorique. Il s'agira pour nous, donc, de nous aligner sur une approche susceptible de rendre plus fécondes les données brutes collectées au départ de cette étude. Evidemment, il paraît plus aisé d'adopter une telle conduite, pour peu que l'on prenne en considération tous les acquis hérités de la longue carrière de recherche de Robert Estivals, que nous pouvons considérer, à juste titre, comme faisant désormais partie des fondamentaux de la bibliologie, science de la communication écrite².

Robert Estivals est effectivement parti de ce qu'était le substrat de tout chercheur face à la problématique de l'écrit, la théorie de la chaîne, dont le principe sous-jacent de la linéarité contraint l'analyste à aborder une à une les différentes séquences logiques et indispensables : le manuscrit de l'auteur, son commerce avec l'éditeur, la charge confiée³ à l'imprimeur, le rôle de distribution du libraire, enfin la consommation par le lecteur. Cependant, esprit d'avant-garde, Robert Estivals s'est rendu compte, plus tôt que les autres, des limites de cette approche traditionnelle. Bien plus tard, plusieurs autres et nous-mêmes avons constaté également que cette approche était « atomistique », découvrant, à notre tour, que « la

¹ La dernière vérification a été réalisée le 21 septembre 2007 par le directeur-chef de service de la bibliothèque, Ernest MUMA.

² Lire Robert ESTIVALS, J. MEYRIAT & F. RICHAUDEAU (dir.) – *Les sciences de l'écrit. Encyclopédie de bibliologie*. Paris, Retz : 1993 et R. ESTIVALS – *La bibliologie*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je » : 1998.

³ von Bertalanffy LUDWIG, principal inspirateur de la systémique avec sa *Théorie générale des systèmes* (Dunod : 1973) a défini le système plus simplement comme étant fondamentalement constitué d'un ensemble d'objets, de leurs attributs ainsi que des relations entre ces objets

diffusion est linéarité ; la linéarité est inégalité »⁴. Aussi, Robert Estivals avait-il proposé un regard plus cohérent, intégrant les données brutes dans une approche bibliométrique, soumettant ensuite ces dernières à une requalification psychosociologique des acteurs opérant par interactions récurrentes et, enfin, recherchant à capturer la logique interne du système dans lequel s'assume chacun des acteurs. Cette systémique adoptée par Robert Estivals permettait de rendre compte de la satisfaction ou de l'insatisfaction des acteurs ainsi de la stabilité ou de l'instabilité du système. Qu'à cela ne tienne, depuis son principal inspirateur le biologiste Ludwig von Bertalanffy, la systémique a été enrichie de génération en génération. La première génération est celle d'une systémique répondant aux besoins des comparatistes et définissant le système principalement comme un ensemble d'éléments différenciés par rapport à son environnement, qui envoie des « inputs » (besoins) dans le système et qui en attend des « outputs » (satisfactions). La deuxième génération est celle qui perçoit le système comme constitué de multiples sous-systèmes reliés entre eux par le principe de la tabularité.

En ce qui nous concerne et surtout à propos de la présente étude, nous allons joindre aux acquis déjà engrangés, d'une part par les développements théoriques issus de l'école américaine dite « école de Palo Alto », et d'autre part par des prolongements provenant de nos plus récentes recherches. Le système y est envisagé comme une totalité, les éléments cessant définitivement d'être appréhendés comme des substrats, selon la traditionnelle vision aristotélicienne, mais plutôt et dorénavant comme des corrélats. Dans tous les cas, nous retiendrons du savoir systémique actuellement consolidé trois principes fondamentaux. Primo : la communication est constituée de deux composantes consubstantielles, le contenu et la relation, cette dernière étant cependant le contexte qui détermine le sens du premier. Secundo : « on ne peut pas ne pas communiquer », qui signifie que le fait communicationnel est chez l'homme toujours permanent. Tertio : la communication ne comporte pas seulement « ce qui se fait » en cours et dans le processus relationnel, mais également « ce qui aurait pu se faire »⁵.

Selon l'approche néo-système ainsi annoncée, notre étude va donc se déployer en trois moments. D'abord, nous procéderons à une présentation du fond documentaire de cette bibliothèque de l'Ifasic, non certes comme une présentation sommaire de données sèches, mais comme un tableau plus critique et plus raisonné. Car, l'existence de la bibliothèque de l'Ifasic ne peut déclinier sa pertinence qu'au regard des objectifs théoriques et méthodologiques que prétend promouvoir une université consacrée entièrement aux sciences de l'information et de la communication. Ensuite, nous analyserons les occurrences de consultations enregistrées sur le registre de cette bibliothèque, dans l'espoir d'en extraire des résultats suffisamment significatifs. Enfin, nous nous emploierons à remettre en surface les différents fils qui constituent la trame de la logique systémique à travers laquelle se réalise la transmission du savoir au sein de l'institution universitaire que nous voulons étudier.

Profil du fond documentaire de la bibliothèque de l'Ifasic

La bibliothèque de l'Ifasic (ex-Isti)⁶ a le même âge que son établissement, fondé en 1973. L'objectif premier est d'y former des journalistes de niveau universitaire. Au départ, cette institution est soutenue principalement par la Coopération française, qui y dépêche, d'une part, des enseignants journalistes-pédagogues, recrutés parmi les hommes d'expérience de la presse française, et d'autre part, des jeunes diplômés des plus grandes écoles françaises de journalisme, notamment l'ESJ (Ecole Supérieure de Journalisme) de Lille et le CFJ (Centre de formation des journalistes) de Paris.

⁴ Jean-Christophe EKAMBO – *Paradigmes de communication*, Éditions Ifasic : 2004, p.45

⁵ Ces détails ont été largement développés dans Jean-Christophe EKAMBO – *Nouvelle anthropologie de la communication*, Éditions Ifasic : 2006.

⁶ L'Ifasic s'appelait, à sa fondation en 1973, Isti (Institut des Sciences et Techniques de l'Information).

Comme on peut le deviner, la bibliothèque qui servira de support didactique, sera constituée selon les besoins des enseignants décrits ci-dessus ainsi que selon l'objectif premier assigné à l'Ifasic, à savoir l'enseignement de journalisme. À cette époque, plus précisément, il existe déjà quelques ouvrages de référence dans la bibliographie francophone : *La presse féminine* (1962) d'Évelyne Sullerot, *La presse dans la société contemporaine* (1962) et *L'information en France* (1972) de Bernard Voyenne, *Le quotidien français* (1963) de Jacques Kayser, *L'information* (1965) de François Terrou, *Le journal et l'actualité* (1967) de Roger Clause, *La presse, le pouvoir et l'argent* (1968) de Jean Schwoebel, *La presse* (1968) de Pierre Albert et *Histoire de la presse* (1968) de Pierre Albert et Fernand Terrou, *Le droit à l'information* (1970) de Bernard Voyenne, *Technique de journalisme* (1971) de Pierre Gaillard, *Le pouvoir d'informer* (1972) de Jean-Louis Servan-Schreiber, *Pratique du secrétariat de rédaction* (1973) de Louis Guéry, etc.

La bibliothèque de l'Ifasic acquiert tous ces livres et peut être considérée, en ce moment, comme tout à fait pertinente pour la formation envisagée pour ses étudiants. À noter cependant que le genre d'ouvrages présentés ci-dessus relève, non pas tant de la spéculation ou de l'abstraction des théoriciens d'université, mais plutôt d'une observation plus attentive et plus pointilleuse de la part des intellectuels qui suivent de plus près le quotidien de l'actualité journalistique ainsi que l'évolution régulière de la presse, en France et dans le monde. Il n'y a donc pas auprès d'eux la vocation d'une certaine théorisation générale du fait communicationnel.

Or, en ce début des années 70, se lance en France un mouvement scientifique de grande importance pour les communicologues, principalement à partir des leçons de Robert Escarpit à l'université de Bordeaux. En mars 1973, le rapport de la 71^{ème} section du CNE (Comité national d'évaluation des universités de France) consacre déjà la dénomination des « sciences de l'information et de la communication ». En novembre 1975 un premier colloque est organisé et porte précisément sur la clarification notionnelle et conceptuelle dans cette jeune discipline. Ce mouvement a surtout conduit à l'institutionnalisation de l'enseignement de la communication à l'université, tout comme il a abouti à la création en 1977 de la SFSIC (Société française des sciences de l'information et de la communication). À ce jour, indubitablement et comme l'ont récemment montré Yves Janneret et Bruno Ollivier, les sciences de l'information et de la communication sont vraiment constituées et pourvues de « savoirs et pouvoirs » appropriés⁷.

Sur un plan strictement matériel, le décalage n'existe pas entre les SIC en train de se faire en France et l'Ifasic. En effet, peu après que Robert Escarpit ait condensé ses leçons et recherches innovantes dans sa *Théorie générale de l'information et de la communication* (1976), le livre ne tarde pas à atterrir dans la bibliothèque de l'Ifasic. Mais, tout compte fait, le renouveau théorique que consacre cet ouvrage ne peut pas encore être pris en compte, ni dans le curriculum ni dans la recherche initiée dans cet établissement. La théorisation amenée par les SIC et qui commence à recouvrir l'enseignement du journalisme ne parvient pas ainsi à recouper la marche entreprise par l'Ifasic en tant qu'école de journalisme. La ligne de conduite en vigueur à l'établissement de Kinshasa est, en ce moment, encore celle visant la constitution, plus légitime au demeurant, d'une banque de données empiriques, avec des monographies sur les publications existantes ainsi que quelques analyses de contenu. Il faut donc attendre une décennie plus tard pour que les SIC puisse s'intégrer dans la structure des cours à l'Ifasic, lorsque la dimension d'école de journalisme devient seulement une des composantes de cet établissement universitaire. Aujourd'hui, en effet, l'Ifasic offre un enseignement plus varié en SIC, avec quatre filières : le journalisme, l'édition multimédia, la communication des organisations ainsi que la communication sociale. Le fond documentaire

⁷ *Les sciences de l'information et de la communication. Savoirs et pouvoirs.* In : HERMÈS n°38 : 2004

de la bibliothèque a eu également le temps et l'opportunité de s'adapter au changement, mais avec un rythme ne pouvant égaler celui des débuts de cet établissement.

Cela dit, nous avons choisi de ne pas nous étendre dans cette étude sur des données d'ordre bibliométrique, le rapport qui a initié la présente étude se limitant plutôt à des chiffres bruts et sommaires de taux de fréquentations et de taux d'emprunts des ouvrages⁸. En revanche, nous nous arrêterons à des données relatives au rythme des fréquentations et au volume des emprunts par les usagers. Par ailleurs, nous nous limiterons aussi à ne tenir en compte que la classification plus simple des ouvrages établie par les experts de la bibliothèque de l'Ifasic, qui répartit le fond documentaire en trois matières générales :

- communication
- encyclopédies
- autres matières.

C'est donc sur cette base que nous allons à présent analyser les statistiques offertes pour les années 2004-2005 et 2005-2006.

Occurrences des consultations

Nous allons dans cette section présenter les statistiques reçues, en mettant un accent particulier sur les occurrences qui nous paraissent plus significatives, au regard de la problématique de cette étude⁹.

Écarts entres enseignants, étudiants et administratifs

Les ouvrages contenus dans la bibliothèque de l'Ifasic sont consultés principalement par les étudiants, qui ont emprunté chacun 1 livre (1,3) au cours des deux dernières années académiques. Leur préférence va aux mémoires rédigés et déposés par les étudiants qui les ont précédés : 1,5 par étudiant en 2004-2005 et 1,8 en 2005-2006. Ce taux d'assiduité des étudiants recoupe celui de leurs enseignants, ces derniers empruntant chacun aussi 1 livre par an. Il contraste cependant totalement avec le taux de fréquentation de cette bibliothèque par le personnel administratif, qui est de 0,2 %. Il est curieux néanmoins de constater que, malgré ce faible taux de fréquentation, les membres du personnel administratif puissent se comporter comme des lecteurs spécialisés, venant emprunter plus de mémoires que de livres. La réalité, bien connue, est plutôt que ces mémoires ne sont empruntés par les membres du personnel administratif que pour le compte des étudiants, étant donné qu'il n'est pas autorisé à ces derniers de solliciter plus d'un document à la fois.

Écarts entre étudiants finalistes et les autres étudiants

Selon les statistiques sous examen, la fréquentation de la bibliothèque de l'Ifasic est plus régulière pour les étudiants finalistes de 1^{er} cycle (3^{ème} année de graduat, bac + 3) et de 2^{ème} cycle (2^{ème} année de licence, bac + 5). Les premiers ont réalisé, pour l'année 2004-2005, un taux d'emprunt de 1,6 pour les livres et de 3,2 pour les mémoires. Pour l'année 2005-2006, ils ont atteint le taux de 1,8 pour les livres et de 3,5 pour les mémoires. La tendance indique que les finalistes de 1^{er} cycle estiment qu'il vaut mieux consulter les mémoires, s'insérant ainsi dans le sillon des aînés, que tenter d'innover en allant puiser des connaissances de première main dans des ouvrages réputés pour être de compréhension peu aisée. Quant aux seconds, les statistiques offertes révèlent des taux d'emprunt assez différents. Certes, d'une part ils consultent plus de documents que leurs aînés : 4,8 pour les livres et 4 pour les mémoires au

⁸ Une communication spécifique a été prévue au cours de ces assises : « État des bibliothèques et des centres de documentation en R.D.Congo » par le professeur Jean-Pierre Manuana Nseka.

⁹ Nous utiliserons ici deux outils statistiques : la « moyenne » pour visualiser le rapport entre le nombre général de documents empruntés et le nombre d'emprunteurs ; le « pourcentage » pour désigner le rapport entre les effectifs généraux d'étudiants de l'Ifasic et le nombre des fréquentations à la bibliothèque.

cours de l'année 2004-2005 ; 4,4 pour les livres et 5 pour les mémoires au cours de l'année 2005-2006. Mais, d'autre part, le taux d'emprunt des livres est de loin supérieur à celui des finalistes du 1^{er} cycle : plus de 4 ouvrages par étudiant finaliste de 2^{ème} cycle, contre un taux de 1,8 seulement pour l'étudiant finaliste de 1^{er} cycle. La tendance à ce niveau montre que les étudiants finalistes de 2^{ème} s'efforcent d'ouvrir leur propre voie à travers des lectures de première main, allant ainsi jusqu'à se proposer des cadres théoriques plus personnalisés et plus adaptés aux types de recherche qu'ils conduisent.

Écarts entres jeunes étudiants et leurs aînés

En dehors des finalistes, plus préoccupés par la rédaction de leurs mémoires, la fréquentation de la bibliothèque par les autres étudiants est plutôt basse au cours des deux premières années : autour de 50 % des étudiants de première année d'études et de deuxième année au cours des deux dernières années académiques. Un fait également curieux à relever est le plus grand emprunt de mémoires, par rapport aux livres, pour les étudiants de 1^{ère} année d'études, qui sont cependant encore loin de rédiger leurs propres mémoires. Il se pourrait qu'ils soient utilisés aussi, comme les membres du personnel académique, comme substituts des étudiants finalistes avides de lire les mémoires de leurs prédécesseurs. Toutefois, la fréquentation de la bibliothèque par les étudiants de 1^{ère} année de licence (bac + 4) est nettement plus remarquable. Le taux d'emprunt de livres par les étudiants de cette promotion, un peu plus de 1 ouvrage par an et par étudiant au cours des deux dernières années, ne pourrait se justifier par la pression exercée par la rédaction d'un mémoire. Ce taux de consultation est probablement lié à la nature des enseignements dispensés, étant donné que les quatre spécialisations offertes par l'Ifasic (journalisme, édition multimédia, communication des organisations et communication sociale) débutent précisément au cours de cette 1^{ère} année de licence. L'on peut donc penser que les matières dispensées en 1^{ère} année de licence sont de nature à ramener à la bibliothèque les étudiants de cette promotion. Et si cette hypothèse était vérifiée, il devrait devenir plus rationnel que l'on profilât les enseignements au cours des années supérieures selon le mode axé davantage sur la recherche personnelle par les étudiants. Mais, l'on peut tout aussi bien estimer que ces étudiants sont encore mus par le plaisir procuré par la rédaction de leur premier travail de recherche une année plus tôt, à l'issue de la 3^{ème} année de graduat (bac + 3).

Écarts entre genres de documents consultés

Selon les statistiques présentées, les documents les plus consultés à la bibliothèque de l'Ifasic sont ceux relatifs à la communication, pour près de 50 %. Cela peut paraître évident pour une institution de ce genre. Cependant, une consultation plus abondante des encyclopédies (près de 30 %) par rapport aux autres documents suscite quelques commentaires. D'une part, cela peut indiquer l'insuffisance que les étudiants auraient eux-mêmes constatée sur leur culture générale ou les fondamentaux en sciences sociales. D'autre part, ce recours plus nombreux aux encyclopédies peut être aussi le signe d'une soif accrue au fur et à mesure qu'augmentent les connaissances des étudiants, d'année en année.

Partage du savoir

Dans cette dernière section de l'étude, nous allons nous atteler à rechercher les règles implicites qui gouvernent, généralement à l'insu des acteurs eux-mêmes, la pratique de transmission et du partage du savoir au sein de l'univers sous examen. A cette fin, nous cheminerons à travers les quatre étapes ci-après de la méthodologie systémique tout récemment reconfigurée par nous-même : détermination de l'ordinaire de la communication,

identification des acteurs du système, qualification des interactions récurrentes entretenues par ces acteurs, quête de sens¹⁰.

Dimension empirique

À partir de la précédente moisson de données empiriques, nous pouvons à présent appréhender les pratiques récurrentes qui constituent, somme toute, l'ordinaire du fait communicationnel que nous entendons ici étudier. En premier lieu, nous notons que les étudiants cherchent principalement à satisfaire un besoin académique. La bibliothèque leur sert presque exclusivement de support didactique, en vue de s'assurer ou d'améliorer leurs résultats aux examens. Dans cette perspective, les étudiants plus anciens sont mieux renseignés que leurs cadets. Pendant que ces derniers demeurent encore collés aux notes et syllabus de leurs enseignants, leurs aînés des deux dernières années vont rechercher dans les livres et mémoires le supplément nécessaire à l'assimilation plus aisée de la matière. En deuxième lieu, nous constatons et montons en épingle le peu de fréquentation de la bibliothèque par les enseignants, qui n'empruntent chacun qu'un seul ouvrage par an. Or, si l'on analyse le niveau et la qualité atteints par les mémoires d'étudiants de l'Ifasic, par ailleurs encadrés par les mêmes enseignants, il paraît plus plausible de penser que le nombre réduit des visites rendues par les enseignants à la bibliothèque ne pose pas de problème au niveau qualitatif.

D'autres raisons justifieraient donc ce comportement. D'une part, le nombre de mémoires déposés à la bibliothèque coïncide, globalement, avec celui des exemplaires détenus à leurs domiciles par les enseignants, tant en leur qualité d'encadreurs de ces travaux qu'à celle de membres de jurys. Les armoires privées des professeurs sont ainsi devenues des lieux de conservation des mémoires dans lesquels ils sont impliqués, d'une manière ou une autre. Cette conservation ne répond évidemment pas aux règles d'une classification correcte. Qu'à cela ne tienne, cette sorte de délocalisation de fait porte préjudice au lieu principal d'archivage des connaissances produites à l'université. D'autre part, pour le besoin de leur formation continue, les enseignants parviennent à se procurer des ouvrages portant sur leurs domaines particuliers de recherche. Les ouvrages de ce genre sont protégés plus sévèrement par leurs propriétaires et ne sont prêtés aux étudiants qu'à titre exceptionnel. Cette situation crée une inadéquation dont les conséquences ne sont pas encore suffisamment analysées. En effet, si le savoir nouveau ou enrichi que détient l'enseignant, à travers ses ouvrages récents, n'est pas partagé avec l'étudiant en première lecture, il en découle automatiquement une fermeture à la critique par l'étudiant du contenu tel qu'assimilé par l'enseignant.

En troisième lieu, nous enregistrons une consultation nettement plus abondante par les étudiants des encyclopédies. Cette tendance peut être considérée comme positive. Car, elle tend à refléter un besoin réel d'acquisition de connaissances plus précises. Néanmoins, il y a lieu de dire tout de suite que les encyclopédies gratuites offertes par l'Internet ne laissent plus beaucoup de chances aux bibliothèques classiques. Les étudiants de l'Ifasic jouissent, par ailleurs, de l'avantage d'un cybercafé établi au sein de l'établissement, chaque étudiant ayant une heure de connexion gratuite par mois.

Les trois aspects qui viennent d'être relevés ne concernent que la dimension empirique du partage du savoir, qui ne décolle pas par rapport au schéma de la chaîne qui caractérisait la discipline bibliologique à sa naissance. Il y aurait ainsi, à la source, une bibliothèque pourvoyeuse de connaissances et, à la fin de la chaîne, des consommateurs universitaires, principalement les étudiants. Cette vision du partage du savoir est simplement linéaire et

¹⁰ Cette méthodologie est explicitement développée dans notre récent ouvrage, *Nouvelle anthropologie de la communication*. Éditions Ifasic : 2004

transmissionnelle. Elle ne peut aider à appréhender la logique interne et systémique de ce partage.

Dimension théorique

Tout d'abord, il faut rappeler ici que la problématique du partage du savoir relève bel et bien de la sphère théorique des SIC (sciences de l'information et de la communication).

Cela étant et ainsi que nous l'avons déjà indiqué lors de la présentation du cadre théorique de cette étude, l'avènement de la systémique a largement enrichi la vision de la communication, parce que, grâce à elle, il est désormais permis de considérer la composante relationnelle comme étant plus importante et plus décisive que l'autre, la composante de contenu. Dans cette perspective précise, notre objet d'observation et d'étude de départ est certes constitué des fréquentations ainsi que des emprunts des divers documents conservés à la bibliothèque et détermine notre ordinaire de la communication. Cependant, cette pratique de partage du savoir ici initiée à travers la bibliothèque ne comporte pas que les acteurs les plus visibles, que nous avons pu décrire plus haut. Il en est d'autres, en interactivité avec ceux qui apparaissent, qui demeurent dans l'ombre, tout en continuant d'agir sur le système.

Ainsi, notamment, lorsque se crée l'Ifasic en 1973 et qu'y arrivent des enseignants français venus de France, il y a en même temps un autre groupe, composé de jeunes assistants congolais recrutés surtout parmi les anciens diplômés d'écoles françaises de journalisme, qui fait le voyage Kinshasa-Paris. Ces jeunes congolais vont ainsi entreprendre des études de doctorat afin d'occuper des chaires d'enseignement à l'Ifasic en qualité de professeurs d'université. Et c'est principalement ces doctorants congolais qui aident à constituer la bibliothèque de l'Ifasic, sur la base des catalogues qui sont mis à leur disposition, en France, par des professeurs qui sont aussi en même temps les auteurs de ces mêmes ouvrages : Pierre Albert, Fernand Terrou, Francis Balle... Comme on le voit, cette interactivité non apparente est cependant fort significative. Elle a pu mettre en adéquation, d'une part, les jeunes étudiants de l'Ifasic avec leurs aînés congolais en formation doctorale en France et, d'autre part, elle a introduit les étudiants de l'Ifasic dans le giron des producteurs français d'un savoir plus précis. Cet investissement intellectuel a porté ses fruits pendant une bonne dizaine d'années. En d'autres termes, pendant ce temps, l'Ifasic s'est voulu une certaine réplique de l'école française de journalisme, par le biais de sa bibliothèque.

Le retour des premiers doctorants congolais de France, dans les années 1980, coïncide avec deux autres faits : la fin du séjour à l'Ifasic des journalistes-pédagogues français et l'avènement de nouveaux assistants, recrutés parmi les premiers étudiants sortis de l'Ifasic.

Avec ces jeunes et nouveaux assistants apparaît aussi un autre groupe d'acteurs au sein du système. En effet, au lieu de la France ils partiront poursuivre leurs études doctorales plutôt en Belgique. Ce moment est décisif. Dans les universités françaises, les études et recherches en SIC ainsi que les éditions qui leur accordent de l'intérêt (Seuil, Armand Colin...) sont à présent contaminées par la systémique venue surtout de « l'école de Palo Alto ». La démarcation est ainsi faite dans la production du savoir autour du fait communicationnel, d'une part la réflexion théorique autour des SIC et d'autre part l'apprentissage plus simple de journalisme. En sentant cette division du travail, certaines universités se sont employées à intégrer les deux dimensions, mais la disjonction était déjà consommée. Ce courant est également perceptible dans les universités belges, surtout à Leuven et à Louvain-la-Neuve.

C'est donc à partir de ce moment qu'apparaît l'idée de voir l'Ifasic prolonger son apprentissage du journalisme sur un curriculum plus axé sur les SIC. D'ailleurs, toutes les thèses de doctorat préparées par les nouveaux doctorants vont intégrer systématiquement l'approche systémique. Le retour au Congo de ces jeunes docteurs va ainsi consacrer au sein de l'Ifasic l'insertion de cette nouvelle conduite scientifique de la recherche en communication. Au point de vue documentaire, l'habituel plan d'acquisition des nouveaux

livres se trouve quelque peu bousculé. C'est le résultat de plusieurs facteurs. Primo : l'établissement ne possède plus de vision cohérente d'envoi du personnel scientifique aux études doctorales, les doctorants étant le plus souvent mieux outillés pour établir la liste d'opportunes acquisitions. Secundo : la systémique étant elle-même plurielle, les tenants congolais de cette approche ne trouvent pas assez d'opportunités pour pouvoir harmoniser les différentes vues, soit au sein d'un centre avisé de recherche, soit pendant des colloques ou symposiums. Tertio : les ressources financières pour le renouvellement du fond documentaire se raréfient, l'État congolais ayant été sevré pendant la décennie 80 par la politique dite d'« ajustement structurel » imposé aux pays surendettés du tiers-monde par le FMI (Fonds Monétaire International), dont le secteur de l'enseignement a été une grande victime.

La conséquence la plus directe est qu'il s'est introduit une nette inadéquation entre, d'une part le savoir détenu par les enseignants et transmis magistralement aux étudiants et, d'autre part, le contenu de la bibliothèque. Le pôle traditionnel de conservation du savoir se trouve ainsi déplacé de l'organe structurel et habituel, la bibliothèque, aux individus épars, enseignants dans un premier moment et étudiants dans le deuxième. La bibliothèque est dès lors mise hors circuit.

Après avoir ainsi identifié et qualifié les acteurs du système de partage à l'Ifasic, il reste à présent à tenter d'appréhender le sens émergent de cette situation d'acteurs en interaction. Car, ici, il ne s'agit plus de considérer les inter-actants selon les rôles qui leur auraient été attribués ou assignés, notamment par la structure sociale, mais surtout en fonction du jeu qu'ils jouent et de l'image qu'ils négocient, *hic et nunc*, en face des autres inter-actants.

Au regard du tableau empirique dressé ci-dessus et de l'éclairage systémique par nous adopté, trois principaux enseignements se dégagent et déterminent la logique du nouveau système à l'Ifasic.

D'abord, il se remarque que les nouveaux et jeunes enseignants s'emploient à bâtir leur singularité en se positionnant en dehors du circuit traditionnel tracé par l'Ifasic et dont la bibliothèque était un maillon central. Non seulement ils n'aident plus à approvisionner la bibliothèque en titres récents, qu'ils possèdent pourtant à domicile, mais ils se donnent une conscience tranquille en sachant que le fonds documentaire n'est plus à ce jour en mesure de se renouveler, faute de budget approprié. La bibliothèque s'est ainsi transformée en simple dépositaire à mémoires d'étudiants.

Ensuite, de cette manière, les nouveaux enseignants ont pu, *de facto*, créer un genre nouveau de mandarinat, dans la mesure où, la bibliothèque institutionnelle étant désormais écartée, ils sont parvenus à remplacer sa pertinence en tissant des liens directs d'allégeance entre eux et les étudiants mémorants que leur confie la faculté. Ce mandarinat entraîne une personnalisation des rapports étudiants-enseignants et efface du même coup l'anonymat de la relation maître-élève qui était consacrée par la classique intermédiation du livre.

Enfin, le mémoire devient l'outil le plus précieux et central dans le nouveau système. D'une part, il symbolise l'investissement plus personnel du directeur de mémoire, à travers l'orientation qu'il imprime à l'étude de l'étudiant-chercheur et à travers les sources d'information scientifique rares qu'il met à la disposition de ce dernier. D'autre part et en conséquence, l'étudiant en est arrivé à le substituer aux outils plus classiques d'apprentissage, à savoir la lecture du livre et l'assimilation du syllabus.

Notre étude a pu montrer la logique ayant conduit à l'amoindrissement de l'utilité, l'importance et la pertinence de la bibliothèque. Il se dégage de cette mise à l'écart de la bibliothèque et de la prépondérance acquise par les enseignants deux conséquences majeures. Première conséquence : le temps dévolu à la rédaction du mémoire devient le moment privilégié pour un étudiant de recevoir plus efficacement le savoir de la part du maître. Seconde conséquence : le mémoire de l'étudiant s'érige désormais en instrument de

parcellisation du savoir, consacrant ainsi l'ère du savoir pour chacun. Voilà donc l'effacement progressif de l'université conçue comme agora, traditionnelle instance du savoir pour tous. Déjà, l'universalisation de l'Internet avait réussi à mettre à mal à la fois l'autorité du bibliothécaire, parfois désigné comme « enseignant assis ». À présent, ce dernier est sur le point d'être lâché par son complice de toujours, l'« enseignant debout » qu'est le professeur. Se trouve dès lors remise en question la planification des universités en matière d'acquisition d'ouvrages, peut-être aussi les méthodes de leur classification et, ce qui n'est plus improbable, la politique des éditions universitaires. Déjà, l'année prochaine, *Quid* cessera d'exister, remplacé alors par *Quid.fr*.

Telle est la nouvelle rationalité qui gouverne les relations entre la bibliothèque de l'Ifasic et ses visiteurs. Cette logique n'a pu être repérée, rappelons-le, que grâce à l'éclairage systémique portée sur les comportements récurrents et des usages répétés de ceux qui fréquentent cette bibliothèque.